

Article

« Les "pays d'en haut" dans l'imagination canadienne-française »

Jack Warwick

Études françaises, vol. 2, n° 3, 1966, p. 265-293.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036239ar>

DOI: 10.7202/036239ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

LES « PAYS D'EN HAUT »

DANS L'IMAGINATION CANADIENNE-FRANÇAISE *

On sait que la langue enregistre tous les changements profonds subis par une collectivité. Mais les mots choisis pour traduire les idées nouvelles continuent de traîner avec eux une pensée et des usages plus anciens; et il arrive souvent qu'une expression survive aux circonstances qui l'ont produite: la vie du concept se prolonge alors dans un réseau de significations multiples et de plus en plus atrophiées.

Telle fut à peu près l'histoire de « pays d'en haut » et du vocabulaire apparenté à cette expression, dans les débuts de la colonie. La géographie du Nouveau Monde et la nature particulière de ses ressources économiques, devaient donner naissance à un certain nombre de termes, presque techniques par leur précision. L'un d'eux fut « coureur de bois » (sa forme tardive « coureur des bois » est maintenant tombée en désuétude). Ce terme coïncidait avec l'apparition d'un nouveau type d'homme, dans la société comme dans le réseau des forces économiques du Nouveau Monde. Vint ensuite, pour désigner les régions situées en amont de la colonie, l'expression de « pays d'en haut ». Beaucoup plus tard apparut « voyageur négociant » (tôt réduit à « voyageur »), pour désigner d'ailleurs un nouveau type d'occupation. Ces trois termes continuèrent à être employés, longtemps après la disparition des réalités sociales et économiques qu'ils désignaient. Ils peuvent être utilisés encore aujourd'hui, malgré leur archaïsme. Quant au réseau de connotations émotives et intellectuelles qui s'était établi autour d'eux, il demeure intact; il est d'ailleurs souvent reporté sur d'autres mots, comme

* Extrait d'une thèse intitulée *The « Pays d'en haut » and Allied Themes in French Canadian Literature.*

« le Nord » : ce mot désigne aujourd'hui non pas une région géographique, mais une sorte d'espace mal défini, qui semble avoir toujours été comme le centre imaginaire de tout ce vocabulaire.

L'expression de « pays d'en haut » semble être d'origine populaire. Elle découle du caractère géographique le plus manifeste du pays, et que signalait déjà les premières cartes : ses grandes voies navigables. Elle désigne simplement les terres que l'on pouvait rejoindre en remontant les routes suivies par les canots. Tel était le premier pôle de l'univers canadien. L'autre, celui qu'on atteignait en redescendant des colonies par le Saint-Laurent, c'était la France. La route d'aval menait à une monarchie absolue, tandis que l'amont s'ouvrait sur un pays sans frontières, où tout était possible.

Le terme acquit très tôt des connotations affectives qui devaient grandir avec lui. Le premier à l'utiliser est sans doute ce critique anonyme de l'administration coloniale, qui écrit en février 1712. D'après son rapport, il appert que l'« en haut » est déjà un asile où toutes les licences sont tolérées :

Pour Lors les Gouverneurs et Intendants se prevallants des deffences contre ceux qu'il leur plust ne laisserent plus faire les commerces deffendus qu'a ceux qui les faisoient pour eux et de leur part, qui marchant la teste levée non seulement avec licence, mais mesme avec autorité le libertinage vint a tel Excés que le zele des peres jesuistes ne le pouvant supporter, Le Pere De Careil Superieur des missions d'en haut aima mieux brusler leur chapelle et se retirer a Quebec que d'estre temoin oculaire et perpetuel des profanations et horribles sacrileges qui se commettoient journellement jusque au pied des autels et pendant la celebration de nos mysteres.¹

Le premier usage officiel de l'expression « pays d'en haut » se trouve dans un rapport conjoint du gouverneur intérimaire Ramezay et de l'intendant Bégon, daté du 7 novembre 1715. Ramezay avait pleinement conscience du

1. *Archives des Colonies, Correspondance générale, Canada* (Paris, Archives nationales), C 11 A, vol. 33, p. 267. Nous désignerons désormais ce document par l'abréviation *Arch. col.*

« libertinage » qui régnait dans les forêts, et de ses causes économiques. Il voyait tout aussi nettement l'importance militaire et commerciale de ces régions, pour l'empire français d'Amérique. Comme tous ses prédécesseurs, Ramezay était devant un dilemme : la vie de la colonie était intimement liée à l'expansion vers les pays d'en haut, mais leur développement était une vivante et perpétuelle contestation de l'autorité royale. C'est dans cet esprit qu'il commente la proposition faite par le Sieur de Lignery à Vaudreuil pour écarter la menace que faisaient peser sur la colonie les Indiens de la tribu du Renard :

il propose de faire monter le printems prochain a Michilimakinak cent sauvages de nos domiciliers et deux cent françois ces derniers a leur depens pour se joindre aux françois et aux sauvages qui sont dans les pa[is] d'en hault et de les faire assembler a l'isle de Manitoualin dans le lac huron pour de la alle attaquer les Renards dans leur fort en accordant aux françois qui seront employes a cette Expediti[on] le commerce Exclusif des pais d'en hault pendant deux ans. Ce projet ne nous a pas paru convenable conoissant que ceux qui ont fait cette proposition as Sr de Lignery ne peuvent avoir d'autres veues que celle de profiter seul pendant ces deux Années du commerce du pais d'en hault.²

Le plan de Ramezay était d'envoyer des hommes sous le contrôle et à la solde du roi. À en juger par le ton général des Archives coloniales, pleines de suggestions qui présentent l'avantage de ne rien coûter au roi, le projet était audacieux.

Une observation de F.-X. Garneau laisse entendre que « pays d'en haut » était devenu courant, vers 1725. Louis XV lui-même l'utilise, dans une note marginale portée sur un mémoire de l'époque, et qui souligne l'importance des pays d'en haut pour le commerce.

Les trois emplois du mot que nous venons de relever se placent entre 1712 et 1725. Ils indiquent déjà les trois grandes composantes de la notion de pays d'en haut : liberté, ambiguïté, rêve d'expansion coloniale. Les façons

de penser qui s'étaient manifestées, dans la colonie, pendant tout le XVII^e siècle, devaient aboutir à une expression désignant un lieu géographique et comportant un réseau d'associations imaginatives groupées autour de ces trois idées.

Le « libertinage » qui régnait dans les pays d'en haut fut, pendant un certain temps, désigné sous plusieurs noms. Les hommes qui recherchaient cette situation s'inscrivaient en marge du développement officiel de la colonie ; mais ils étaient en grande partie responsables de l'exploration, et ainsi, servaient le roi. On prenait contre eux des sanctions, mais qui étaient rarement appliquées. Cet état de fait créait dans le pays des conditions de commerce très particulières. Puisque leurs activités étaient illégales, ces hommes devaient, pour aller dans les bois, s'assurer la protection secrète de plusieurs hauts fonctionnaires. Ces derniers voyaient là une occasion de s'enrichir, et en même temps, une façon de financer une expédition qui semblait servir les intérêts de la colonie, tout en ne coûtant rien au roi. Talon lui-même ne put éviter de jouer en même temps, par ce moyen, sur deux tableaux. Dans deux mémoires datés du même jour il expose au Ministre de la Marine des politiques contradictoires. Dans le premier il parle d'une expédition visant à découvrir des gisements miniers, et qui se financerait elle-même, par le commerce des pelleteries. Dans le second il développe l'idée que le mariage serait un excellent moyen d'attacher les jeunes gens à la culture de la terre et de les empêcher d'aller courir les bois. Après Talon, l'attitude des gouverneurs en face de ce problème devint de plus en plus ambiguë, ce qui entraînait parfois des situations politiquement inextricables.

Mais qui étaient donc ces « libertins » ? Sur eux, la mauvaise foi délibérée des documents officiels jette une sorte de voile, mais qui demeure habituellement assez mince. Talon, grand commis mais homme sage, avait l'habitude d'adoucir, sur ce point, les rapports qu'il envoyait en France. Il désigne les coureurs de bois sous l'appellation

vague de « plusieurs faineants »³. Dans ses ordonnances il est beaucoup plus ferme et n'hésite pas à les appeler par leur nom : « Deffences de vendre prêter ou fournir aucunes marchandises, Boissons ou denrées aux Coueurs de bois, ny d'acheter d'Eux aucune pelleteries, du 27 Septembre 1672. »⁴ Après cette ordonnance, l'expression « coueur de bois » devint de plus en plus courante dans les rapports officiels. Frontenac, moins discret que Talon, l'utilisait fréquemment et ouvertement : « Le nombre des coueurs de bois augmente tous les jours », écrit-il ; et plus loin : « Ce que le roy m'ordonne de faire aux coueurs de bois m'embarrasse presque autant, puisque ceux sur qui je me puis reposer pour les faire chastier sont les premiers qui les appuient, et qui les protegent. »⁵

N'étant ni fonctionnaire, ni littérateur, le coueur de bois n'a laissé aucun portrait de lui-même. On ne le connaît donc que par ses détracteurs, qu'ils soient sincères ou de mauvaise foi. Pourtant, certaines choses, à son sujet, sont claires. Tout d'abord, il a une réelle importance, aux yeux de la conscience collective, puisqu'il fait son entrée dans la langue courante sous un nom qui lui est propre. Il n'avait donc pas l'existence marginale du simple vagabond. Les coueurs de bois occupaient une place importante dans l'imagination populaire. Les efforts constants que fit le gouvernement pour empêcher les habitants d'aller les rejoindre, nous le prouvent. Une autre chose est sûre : leur existence remonte au tout début de la colonie ; dans les rapports à leur sujet, tous les fonctionnaires se font un devoir de rappeler que le problème s'était posé bien avant leur arrivée.

Avant l'apparition du terme « coueur de bois », les mots « libertin » et « truchement » expriment déjà certaines facettes de ce type social. « Truchement », qui a la même origine arabe que le mot anglais *dragoman*, était le terme employé, au xvii^e siècle, pour désigner un guide-interprète. « Interprète » existait aussi, mais il désignait

3. *Arch. col.*, vol. 33, p. 176.

4. *Ibid.*, vol. 33, p. 223.

5. *Ibid.*, vol. 33, p. 223.

les traducteurs d'œuvres écrites, ou les commentateurs d'œuvres classiques. « Truchement » évoquait avant tout l'individu débrouillard, d'assez basse extraction : c'est un peu le Covielle de Molière. En fait, il était nettement trop Covielle pour que les chefs civils et militaires puissent lui faire pleinement confiance, dans leur entreprise de conquérir les nouveaux pays.

L'expérience canadienne n'est pas sans jeter une certaine lumière sur la notion de libertinage, courante au xvii^e siècle. Les grands écrivains de ce temps employaient le mot « libertin » pour désigner soit un homme libre de toute autorité religieuse, soit celui qui ne respectait aucune loi. Ainsi, Covielle est libertin parce qu'il rejette l'autorité paternelle. Les écrivains du Canada allèrent plus loin : ils supposaient que le libertinage devait aboutir à une conduite licencieuse et désordonnée. Sagard, quand il parle des interprètes français, établit un lien entre « libertins » et « athées et charnels ». Parlant des Hurons, il suppose que liberté et plaisir, pour eux, sont une seule et même chose : « ils sont libertins et ne demandent qu'à ioüier et se donner du bon temps »⁶. Cette remarque, et les documents cités plus haut, semblent indiquer que les écrivains du Canada employèrent très tôt le mot « libertin » dans un sens qui, dans la société française, apparaît beaucoup plus tard ; selon Littré, cet emploi ne serait pas antérieur à Jean-Jacques Rousseau. Rien d'étonnant à cela, puisque la colonie permettait de vivre, sous sa forme extrême, le conflit de l'autorité et de la liberté, celle-ci étant évidemment représentée par les coureurs de bois et les truchements.

Étienne Brûlé est à la fois le modèle et le premier exemple connu de ces guides-interprètes. On sait que Champlain l'envoya, encore jeune, vivre avec les Indiens dans la forêt. Fidèle aux instructions de Champlain, Brûlé apprit des Indiens leur langue, leurs coutumes, leurs techniques, et enfin, leur façon de pratiquer le commerce.

6. Gabriel Sagard, *le Grand Voyage au pays des Hurons*, 3^e éd., Toronto, The Champlain Society, 1939, p. 340.

Il aurait été un parfait agent de liaison pour les Français, s'il s'était contenté de demeurer, avec toutes ses connaissances, un fidèle serviteur de Champlain, une espèce de Covielle rustique. Champlain avait l'intention de créer un réseau d'agents semblables à Brûlé, qui l'auraient secondé dans la tâche de répandre la foi chrétienne et l'ordre français. Hélas ! Brûlé apprit de ses hôtes plus qu'on aurait pu le prévoir, et Champlain le renia, comme indigne représentant de la chrétienté. Sagard, qui avait voyagé avec lui, écrivit quelque peu sur lui et ses semblables. Il apparaît que ces jeunes gens, fascinés par les libertés qui leur étaient offertes, se laissaient volontiers intégrer à un genre de vie dont ils auraient dû être les simples observateurs. C'est là la part importante de l'héritage qu'ils léguèrent à leurs successeurs, les coureurs de bois. Ceux-ci adoptèrent le mode de vie des Indiens, tout en demeurant commerçants, guides, trappeurs, et, à l'occasion, pillards.

Il est facile d'imaginer les réactions que l'existence de tels hommes pouvait provoquer chez les autres habitants de la colonie. Il est plus difficile de connaître les détails de leur vie. Les missionnaires se déclaraient horrifiés, plus souvent qu'ils ne décrivaient leurs supposés blasphèmes et leurs excès. Quant aux gouverneurs et autres fonctionnaires, ils avaient de bonnes raisons de garder le silence. Ils ne devaient à aucun prix révéler leurs relations commerciales avec ces hors-la-loi. Selon la croyance populaire, les coureurs de bois pouvaient s'enrichir rapidement ; mais cela passait en même temps pour une illusion, car on savait que leurs protecteurs accaparaient presque tous les profits. D'après les chroniqueurs les plus fiables, le véritable attrait de ce genre d'existence était la liberté. Duchesneau se plaint de ce que les coureurs de bois « s'accoutumoient à une vie fainéan[te] & vagabonde qu'ils ne pouvoient plus quitter »⁷. De La Barre parle avec mépris de groupes isolés d'hommes quittant Montréal pour aller vivre au loin, à leur guise. Le gouverneur était particulièrement

7. *Arch. col.*, vol. 5, p. 42.

hostile à Cavalier de La Salle: « il s'escarte de moy dans la pensee d'attirer des habitans a plus de 500 Lieues d'icy dans le milieu des terres pour tascher de se faire un Royaume Imaginaire en desbauchant tous les Banqueroutiers & faineans de ce pays »⁸.

Le Royaume Imaginaire de la liberté n'a jamais manqué d'attirer les hommes. La fleur de la jeunesse canadienne semble avoir été littéralement obsédée par l'idée de cette quête. « Ils sont les plus capables de faire valloir & deffendre la collonie », disait Duchesneau, qui ajoutait: « ceux qui pouvoient seuls la faire valloir estans jeunes et ayant la force de travailler abandonnoient leurs femmes & leurs enfans la culture des terres, et le soing d'eslever des bestiaux »⁹. Apparemment insensible à l'attrait que pouvait avoir une telle escapade et une telle désobéissance, Duchesneau cherche des explications. La première à lui venir à l'esprit, ce devait être l'encouragement prodigué par Frontenac aux coureurs de bois. Mais il en trouva une plus curieuse: c'était, disait-il, l'âme du pays qui attirait les hommes au loin. Il note que les paysans désireux de rester sur leurs terres connaissent en Amérique un meilleur sort qu'en France; cependant

comme les Esprits de ce pays prennent aisement l'essor ci qu'ils ont beaucoup de l'humeur Sauvage qui est Légère Inconstante & Ennemie d'un travail assidu, voyant la liberté qu'on prend si hardiment de courir les bois Ils se debauchent avec les autres et vont chercher des pelletries pour avoir moien de vivre sans rien faire & c'est d'ou vient que les terres ne se deffrischent pas¹⁰.

Il serait facile de rejeter ce témoignage comme étant celui d'un fonctionnaire désireux de se justifier auprès de ses supérieurs. Tous les rapports de Duchesneau sont d'ailleurs dans cette veine, et il trouve toujours de bonnes raisons pour expliquer son impuissance à ramener les déserteurs dans le droit chemin. Pourtant, son explication est corroborée par d'autres témoignages. Frontenac lui-même utilise

8. *Arch. col.*, vol. 6, p. 137.

9. *Ibid.*, vol. 5, p. 42.

10. *Ibid.*, vol. 5, p. 51.

un argument du même ordre, pour justifier les mesures énergiques qu'il avait prises contre Perrot: « A moins d'un exemple et d'une punition tres severe il ne faut point esperer contenir icy les gens dans la soumission & L'obeissance, puis qu'il n'y a jamais eu peut estre de pais, ou l'autorite soit si mal estable. »¹¹ Et le gouverneur de La Barre, après une visite à Montréal, pouvait faire écrire: « J'ay reconnue que tous les peuples de ce quarti[er] sont peu soumis a l'obeissance et Connoissent peu la justice. »¹²

Charlevoix, qui n'avait pas d'erreurs administratives à dissimuler, semble avoir partagé cette opinion, que le pays avait une âme particulière; mais il s'empresse d'ajouter que cela était dû au fait que les habitants avaient adopté en grande partie les comportements des Indiens: « On diroit que l'air, qu'on respire dans ce vaste Continent, y contribue, mais l'exemple & la frequentation de ses Habitans naturels, qui mettent tout leur bonheur dans la liberte & l'indépendance sont plus que suffisans pour former ce caractere. »¹³

La liberté, telle que l'ont comprise les premiers observateurs des pays d'en haut, comprenait, d'une part, la licence des mœurs, et d'autre part, l'esprit d'indépendance. Sagard est bien connu pour ses développements sur la vie licencieuse dont la forêt pouvait être le théâtre. Il décrit avec précision les mœurs sexuelles des Hurons, en assortissant ses observations de commentaires scandalisés. Mais la plupart du temps, il cache mal une sorte de tolérance amusée:

Il arrive souvent que telle passe ainsi sa jeunesse, qui aura eu plus de douze ou quinze marys, tous lesquels ne sont pas neantmoins seuls en la iouyssance de la femme, quelques mariez qu'ils soient: car la nuit venuë les ieunes femmes et filles courent d'une Cabane à autre, comme font, en cas pareil, les ieunes hommes de leur costé, qui en prennent par où bon leur semble, sans aucune violence toutesfois, remettant

11. *Arch. col.*, vol. 4, p. 51.

12. *Ibid.*, vol. 6, p. 139.

13. François-Xavier de Charlevoix, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, Paris, Nyon fils, 1744, t. III, p. 172.

le tout à la volonté de la femme ... Une des grandes et plus fascheuses importunitéz qu'ils nous donnoient au commencement de nostre arriué en leur pays, estoit leur continuelle poursuite et prieres de nous marier, ou du moins de nous allier avec eux, et ne pouuoient comprendre nostre maniere de vie Religieuse : à la fin ils trouuerent nos raisons bonnes, et ne nous importunerent plus ... et en ces poursuittes les femmes et filles estoient, sans comparaison, pires et plus importunes que les hommes mesmes, qui venoient nous prier pour elles. ¹⁴

Sagard était encore plus porté à censurer les libertins français qui corrompaient les bons sauvages :

elles commençoient à avoir de la retenuë, et quelque honte de leur dissolution ..., ce qui nous donnoient esperance d'un grand amendement, et changement de leur vie dans peu de temps : si les François qui estoient montez avec nous (pour la plupart) ne leur eussent dit le contraire, pour pouuoir tousiours iouyr à cœur saoul, comme bestes brutes, de leurs charnelles voluptez, ausquelles ils se veautoient, iusques à auoir en plusieurs lieux des haras de garces, tellement que ceux qui deuoient seconder à l'instruction et bon exemple de ce peuple, estoient ceux-là mesme qui alloient destruisans et empeschans le bien que nous establissions au salut de ces peuples, et à l'aduancement de la gloire de Dieu. ¹⁵

L'idée de corruption implique celle d'innocence première. Cette innocence, on pouvait déjà la trouver dans l'indifférence morale des Hurons ; dans leurs relations, ceux-ci n'éprouvaient ni honte ni sentiment de culpabilité : « [ils] ont licence de s'adonner au mal si tost qu'ils peuuent, et les ieunes filles de se prostituer si tost qu'elles en sont capables, voir mesme les peres et meres sont souuent maquereaux de leurs propres filles » ¹⁶. Jouissance et honte étaient donc les fruits de la civilisation. La nature, elle, n'enseignait que la simplicité et la bonté :

Nonobstant que les femmes se donnent carriere avec d'autres qu'avec leurs marys, et les marys avec d'autres qu'avec leurs femmes, si est-ce qu'ils ayment

14. Gabriel Sagard, *le Grand Voyage au pays des Hurons*, p. 340.

15. Gabriel Sagard, *ibid.*, p. 340.

16. Gabriel Sagard, *ibid.*, p. 334.

tous grandement leurs enfans, gardans cette Loy que la Nature a enté ès cœurs de tous les animaux, d'en auoir le soin.¹⁷

Sagard ne tire, de ses observations, aucune conclusion générale. Il se contente de brosser, de la vie primitive, un tableau séduisant. Repris plus tard par Diderot et Lahontan, ce tableau des amours des Hurons devait jouir d'une grande vogue à Paris, à tel point que « souffler l'allumette » devint synonyme d'amour libre¹⁸.

À l'égard de l'esprit d'indépendance, seconde forme de la liberté promise par les pays d'en haut, on se devait d'être moins indulgent. La licence sexuelle pouvait toujours être considérée comme un excès imputable à la faiblesse humaine. Mais l'esprit d'indépendance, devenant liberté de pensée, était, pour Sagard, une attaque en puissance contre la seule autorité qu'il ne remettait jamais en question : la révélation chrétienne. Ce refus de la liberté allait encore plus loin. Celle-ci était insidieuse parce qu'attrayante. Sagard lui-même relie cet attrait à la bonté naturelle des sauvages. De la manière la plus illogique, il admet la liberté dans les questions politiques et économiques, mais il la condamne dans les relations familiales et la conduite générale de la vie.

En dépit de ses contradictions, le *Grand Voyage* de Sagard montre que, bien avant l'influence des philosophes et des satiristes, existait le sentiment que les sauvages étaient d'une certaine manière moralement supérieurs aux Français. On accordait aux Indiens qu'en plus de mieux savoir jouir de la vie, ils dépassaient les Français par la force physique, le courage, la générosité et le sentiment de l'honneur. On attribuait généralement cette supériorité au fait qu'ils étaient libres.

D'autre part les missionnaires avaient des raisons pratiques et doctrinales de favoriser le mythe du bon sauvage. La plupart des Jésuites étaient influencés par le molinisme,

17. Gabriel Sagard, *le Grand Voyage au pays des Hurons*, p. 336.

18. Gilbert Chinard, *l'Amérique et le rêve exotique au XVII^e et au XVIII^e siècle*, Paris, Droz, 1934, p. 232. L'expression se trouve chez Lahontan et désigne une phase du rapport entre les sexes, chez les Hurons.

qui cherchait des preuves de l'action de la grâce divine dans la nature laissée à elle-même. On devait donc supposer l'existence d'une nature humaine pourvue d'une certaine bonté, que des Européens pourraient reconnaître, et qui cependant ne serait en aucune manière le fruit des principes et des coutumes d'après lesquels ceux-ci conduisaient leur vie.

Ces spéculations étaient étroitement conditionnées par le besoin que l'on avait de justifier l'entreprise des missions étrangères. En premier lieu, il fallait lutter contre l'idée, répandue surtout par les exploiters qui avaient envahi l'Amérique du Sud, que les Indiens étaient assimilables à des bêtes de somme; dans ce but, il fallait défendre la dignité du sauvage. En second lieu, il était nécessaire de réaliser un nombre record de conversions, sans attendre que la pensée chrétienne soit complètement assimilée par les indigènes; d'où l'insistance sur la prédisposition « naturelle » des sauvages à comprendre les mystères du christianisme. Troisièmement, la propagande organisée pour recueillir les fonds nécessaires aux missions, devait s'appuyer sur un certain optimisme. Plusieurs missionnaires ont sans doute eu beaucoup de mal à se convaincre du bien-fondé de leur cause, car ils pouvaient observer que, dans le Nouveau Monde, les méfaits de la civilisation se répandaient plus rapidement que ses avantages moraux. Il fallait enfin s'opposer aux vices mêmes de cette civilisation; et l'on voyait, dans le sauvage vertueux, la figure de rhétorique la mieux faite pour stigmatiser les mœurs des Européens qui avaient quitté le sentier de la vertu.

L'illusion d'un homme de la nature parfaitement heureux devait, bien entendu, persister jusqu'à nos jours. Si elle a pu survivre jusqu'au milieu de ce siècle, et même l'emporter sur les constatations objectives qui la contredisaient, on n'a pas à s'étonner qu'elle ait eu, aux xvii^e et xviii^e siècles, des fondements encore plus solides. Après cinquante années d'expérience missionnaire auprès des Indiens Chipawa du Mackenzie, M^{sr} Breynat, qui est notre contemporain, conserve cette illusion. Il dit avoir trouvé chez les Indiens une piété naïve, une innocence enfantine,

un sens inné de la révérence due au Créateur, et une totale insouciance de l'avenir, dans les affaires temporelles. Pourtant, les anecdotes et les traits de mœurs qu'il cite contredisent souvent cette image idéale; et c'est en toute bonne foi qu'il offre au lecteur ce résumé sentimental de l'existence indienne: « Rois et maîtres en leurs forêts vierges, que ne leur disputait encore aucune cupidité ... nomades intrépides ..., heureux et fiers, l'âme sereine ..., [ils sont] peu soucieux du lendemain. »¹⁹

Quand Gabrielle Roy décrit Alexandre Chênevert imaginant la félicité des Indonésiens et des Eskimos, elle ne fait que redonner vie à l'image éternelle du sauvage heureux²⁰. La nostalgie du bonheur primitif reparait dès que l'animal social se trouve en désaccord avec la condition humaine.

Gilbert Chinard a montré que le bon sauvage répond exactement à ce type de figure mythique, et qu'il a sa source dans la pensée européenne²¹. L'expérience américaine lui a donné une nouvelle vie, et sous cette forme renouvelée, le mythe eut certainement une grande puissance d'attraction sur l'imagination française. Mais chez les Français du Canada, la recherche de la liberté et du bonheur ne pouvait demeurer indéfiniment liée à la personne réelle de l'Indien. Le rêve français, transplanté dans le contexte des pays d'en haut, reporta très tôt sur les coureurs de bois la figure idéale de l'existence humaine.

C'est que, pour les coloniaux, le coureur de bois était un personnage plus réel, plus protéen aussi, que l'Indien. La présence de ces hommes se faisait sentir partout. Libres du contrôle exercé par l'Église et le Gouvernement, sans être pour autant sujets aux impératifs sociaux de leurs hôtes indiens, ils apparaissaient comme les plus heureux et les plus libres des mortels. Ces hommes civilisés, croyait-

19. Gabriel Breynat, *Chez les mangeurs de caribou*, Montréal, Fides, 1945, p. 19. Ce volume est le premier d'une trilogie intitulée *Cinquante ans au pays des neiges*.

20. Gabrielle Roy, *Alexandre Chênevert*, Montréal, Beauchemin, 1954, pp. 176, 272.

21. Gilbert Chinard, *L'Exotisme américain au XVI^e siècle*, Paris, Hachette, 1911.

on, avaient réussi à réintégrer l'état de pure nature. En faisant abstraction de leur dépendance économique, on pouvait les considérer comme d'heureux sauvages, héritiers à la fois de l'admiration et de l'horreur que ceux-ci inspiraient aux Européens. Duchesneau et Charlevoix, nous l'avons vu, ont dénoncé leur opiniâtre attachement à la liberté.

Chose étrange, le coureur de bois, comme tel, occupe très peu de place dans la littérature canadienne-française. Du Luth, figure épique, n'a pas connu la fortune de ce héros sacrificiel qu'est devenu Dollard des Ormeaux. F.-X. Garneau et Lionel Groulx, qui sont deux excellents exemples d'historiens à l'imagination enflammée, parlent à peine de Du Luth. Garneau s'est contenté de recueillir, en toute bonne foi, les documents qui étaient à sa disposition, et donne, de l'explorateur, une image analogue à celle que Duchesneau aurait pu tracer : il en fait un hors-la-loi.

C'est l'historien américain Parkman qui accorde le plus d'importance au coureur de bois. Pourtant, le préfacier d'Alexandre-Antonin Taché pouvait s'écrier, en 1888 : « Ah ! on chante le coureur des bois ! Au spectacle de cet homme fantastique, héros très souvent par caprice, qui s'élançait à la poursuite des aventures ou des richesses ... la lyre du poète vibre et s'émeut. »²² Leurs voyages, dit-il, sont une succession enchanteresse de plaines, de forêts, de rivières et de chansons. Les poètes anonymes auxquels il fait allusion avaient pour les coureurs de bois une admiration romantique, et les confondaient souvent avec les « voyageurs ». Le préfacier note encore le caractère capricieux de leur comportement, signe par excellence de leur indépendance. On le voit : la légende ne cessait de se fortifier, parce qu'elle était nécessairement liée à l'imaginaire des pays d'en haut.

De ces documents, il se dégage un type humain, mi-littéraire et mi-folklorique, qui est toujours demeuré une

22. M. T. A. Bernier, préface à A.-A. Taché, *Vingt années de missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique*, Montréal, Charles Payette, 1869, p. 9.

source d'inspiration pour les écrivains canadiens-français. Le type peut prendre diverses formes, dont celle du coureur de bois lui-même, qui est cependant, comme nous l'avons noté, assez peu usitée. Par certains de ses traits essentiels, ce type idéal recouvre en partie celui du pionnier, du défricheur, dont la fortune sociologique et littéraire est bien connue. L'un et l'autre jouissaient d'une sorte d'habileté universelle, ils savaient tout faire; et à cause de cela même, ils étaient en quelque sorte les seigneurs « naturels » du pays; ils savaient aussi, chacun à sa manière, tirer de la vie tout le bonheur possible. Leur différence essentielle réside dans la relation qu'ils entretiennent avec l'autorité. Dans le premier cas, la conduite de la vie repose sur une liberté qui défie toute règle extérieure; tandis que dans le second, la vie s'ordonne selon une norme idéale de perfection qui est acceptée par l'individu, précisément parce qu'elle est l'expression d'une autorité supérieure. On peut donc désigner ces deux types sociaux par les termes de « dur » et de « doux », puisqu'ils répondent assez bien à la distinction de Lovejoy entre « Sauvages durs » et « Sauvages doux »²³. Les ressemblances et les différences entre ces deux types reflètent, d'une part, la bipolarité primitive de la géographie canadienne, et d'autre part, les conflits intimes de la pensée française du xvii^e siècle. De nos jours, il est évident que le type « doux » est lié à une vision fixiste de la nature humaine, tandis que le type « dur » est tourné vers un mode de pensée plus existentiel. C'est sans doute ce qui explique la réapparition du type dur dans la littérature récente. L'idéalisme victorien favorisait plutôt le type doux. Mais les deux types ont, au-delà des influences qui leur ont donné naissance, à leur époque respective, une histoire plus profonde, que nous tenterons maintenant d'esquisser.

Du coureur de bois au « voyageur », et finalement au bûcheron, il y a une véritable continuité historique²⁴.

23. Arthur A. Lovejoy et George Boas, *Primitivism and Related Ideas in Antiquity*, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1935, p. 10.

24. Après la mort de Louis XIV, les gouverneurs semblent porter moins d'attention aux pays d'en haut, et l'emploi du terme de

Dans la littérature, ces types sociaux héritent de certains traits que les coureurs de bois avaient empruntés au bienheureux sauvage. Dilués, transposés, métamorphosés, ces traits ont survécu jusqu'à l'époque d'Alfred Desrochers, et se prolongent même après lui. La tradition littéraire canadienne-française conserve maints traits du mythe du bon sauvage. Il existe dans cette littérature toute une famille de types romanesques et poétiques, reliés à leur commune origine par les combinaisons diverses d'un certain nombre de traits de comportement qui ont, à travers les œuvres, une relative fixité. Parmi ces personnages, et sans parler de leurs variantes, on peut énumérer: le bon sauvage, l'Indien assimilé, le pionnier, l'homme des bois, le canotier, le métis, le trappeur, le missionnaire, le bûcheron, le vagabond, la femme adultère, l'artiste, et enfin, l'aïeul. Les traits caractéristiques sont moins faciles à distinguer, mais leur répertoire comprend à coup sûr: familiarité avec la nature, force physique et beauté, vigueur, courage, adresse, un certain sens spirituel très aiguë, la certitude d'être au-dessus de toute morale, et enfin, une sorte de droit naturel de possession du pays. Pris globalement, ces traits représentent une forme de contestation de la réalité sociale, susceptible d'aller, comme dans la littérature récente, jusqu'à la révolte.

« voyageur » est de plus en plus fréquent. Le mot désignait un homme qui faisait le commerce avec les Indiens, sur leur propre territoire, mais il n'a plus la nuance péjorative de « coureur de bois ». Plus tard, « voyageur » changea de sens, et finit par désigner l'« engagé », c'est-à-dire l'homme qui louait ses services aux organisateurs d'expéditions commerciales. Il s'établit alors une hiérarchie parmi ceux qui refusaient de se conformer à l'ordre social, et l'on eut bientôt le « bourgeois », le « commis », l'« hivernant » et le « mangeur de lard ». Après la Conquête la vie des « voyageurs » demeura à peu près inchangée. Les Britanniques encouragèrent leur goût de l'exploration et leur esprit d'initiative, avec autant de vigueur que les Français en avaient déployé pour l'enrayer. Les nouvelles compagnies montréalaises consacrées à la traite employèrent surtout des voyageurs canadiens-français. Cette tradition se perpétua jusque vers 1840, date de son extinction, sous l'influence de nouvelles forces économiques. Vers 1850, l'apparition de camps de bûcherons dans l'Outaouais devait attirer dans cette région plusieurs anciens voyageurs, écartés de leurs occupations traditionnelles par la décadence du transport par canot. Il semble d'ailleurs que la mentalité fut fortement influencée par ces êtres prestigieux qui avaient connu toutes les grandes routes des canots.

Les *Forestiers et voyageurs*, de Joseph-Charles Taché, constituent sans doute l'étape la plus importante de cette tradition littéraire qui, des origines à nos jours, véhicule l'esprit « libertain ». L'auteur de ce recueil était un réactionnaire particulièrement respectueux du principe d'autorité. Son « voyageur » devait incarner l'idéal patriotique populaire des environs de 1860 : le « rayonnement » du Canada français. Il n'a pourtant pas réussi à éliminer, de son personnage, les traits qui lui venaient du passé légendaire des pays d'en haut. Il ne le pouvait d'ailleurs pas, car, fidèle aux buts du mouvement patriotique de 1860, il cherchait à fixer l'image d'un type canadien-français idéal, mais déjà folklorisé. Le résultat qu'il obtient répond exactement à ce qu'annonce sa préface : il adapte le folklore au goût de 1860, c'est-à-dire qu'il le rend conforme à une certaine vue doctrinaire de la réalité canadienne-française.

Son « voyageur », personnage composite, comporte deux aspects fondamentaux : piété et libertinage, qui correspondent aux deux types, le dur et le doux, dont il a été question plus haut. Ils se fondent en une image de la bonté naturelle qui, d'un côté comme de l'autre, explique l'espèce de perfection du personnage central : le père Michel.

L'histoire du père Michel commence par le récit de son baptême, célébré au milieu d'une liesse telle, que la marraine le laissa échapper et faillit le perdre, sans trop s'en rendre compte, dans un « banc » de neige. Telle était l'étoffe de ces voyageurs ; et le récit, plein de verve, demeure toujours fidèle au caractère folklorique du conteur, même si Taché se croit obligé de le terminer par un plaidoyer en faveur de la tempérance. Le héros fait ensuite son apprentissage de braconnier, et doit très tôt s'exiler dans les pays d'en haut pour fuir la loi. Là encore, malgré ses visées moralisatrices, Taché devait faire de son voyageur un joyeux hors-la-loi. Ainsi le voulait la légende des coureurs de bois.

Il était également essentiel, pour la thèse de Taché, que l'apprenti-voyageur pût spontanément s'adapter à son nouveau mode de vie, car ses traits « naturels » sont, on le

devine, les suivants : adresse universelle, piété naïve, aptitude innée au bonheur, droit de possession du pays obéissant à une loi supérieure aux lois, et enfin, une bonté idéale qui, même si elle ne l'empêche pas de tuer un homme, confère au personnage une sorte de plénitude spirituelle. D'autre part, le père Michel est en partie assimilé aux Indiens, et cette situation resserre les liens du personnage avec la nature. Les contradictions évidentes de ce portrait sont dues pour une part au mythe originel du bon sauvage, et pour une autre part, aux visées nationalistes du mouvement littéraire dont Taché faisait partie.

La familiarité avec la nature est constante, chez le « voyageur » idéal de Taché, qu'il s'agisse du narrateur lui-même, le père Michel, ou de ses comparses. Cette qualité s'exprime d'abord dans leur force physique et leur santé. Comme les coureurs de bois de Duchesneau, ces hommes apparaissent comme la fleur de la jeunesse canadienne-française. Leur adresse dans l'exercice de la pêche et de la « trappe » révèle l'intelligence instinctive qu'ils ont de la nature. Ils lisent les pistes dans la forêt, comme d'autres lisent un livre. Ces pistes elles-mêmes transmettent à l'imagination du conteur tout un bagage de fables semblables à celles de La Fontaine. Et cette familiarité avec la nature mène à une vérité supérieure à la raison des « esprits forts ».

Taché n'est pourtant pas tout à fait à son aise lorsqu'il prétend voir une manifestation de la sagesse populaire dans ces trop simples apologues, et il se contente de conclure : « Jouissons-en en tout cas comme de conceptions poétiques qui touchent au côté mystérieux de notre être. »²⁵ Mais il lui arrive souvent de faire l'éloge de la sagesse naturelle et intuitive de ses héros. Le père Michel, écrit-il, « avec la science du petit catéchisme pour base et sa longue et honnête expérience des choses de la création, avait des solutions admirables pour bien des questions philosophiques qui ont tourné la tête à beaucoup de malheureux soi-disant

25. Joseph-Charles Taché, *Forestiers et voyageurs*, 2^e éd., Montréal, Fides, 1946, p. 89.

penseurs ... » Et il ajoute qu'il a souvent rencontré des gens simples « chez qui une foi sincère, une grande honnêteté de but et le contact continuuel avec la nature, servis par beaucoup d'intelligence, ont fait fleurir et fructifier cette précieuse semence des vérités naturelles restées dans l'homme après sa chute »²⁶.

En rapprochant la quasi-perfection du père Michel de l'idée de Chute originelle, Taché la relie directement au mythe du bon sauvage. L'image, bien sûr, est transformée de manière à ce que le héros ne devienne pas un homme d'avant la Chute, mais pour l'auteur des *Forestiers*, il est évident que certains hommes sont, pour ainsi dire, moins déchus que d'autres. Leur contact avec la nature les protège, et ils en retirent une science infuse qui est à la fois de l'ordre du salut personnel et de l'ordre des connaissances pratiques.

Dans certaines parties de son récit, l'auteur ironise au sujet des superstitions populaires, qu'il tend à présenter comme l'accompagnement obligé mais inoffensif de la piété naïve. Mais les Indiens non convertis sont tout aussi superstitieux : voilà qui mène tout naturellement à une comparaison entre Indiens et voyageurs. Taché ne l'a sans doute pas entreprise de propos délibéré, mais il s'y est risqué, parce qu'elle était riche en situations qui donnaient prise à l'ironie. Lorsque le père Michel se signe pour chasser le démon invoqué par son compagnon de chasse indien, la scène est amusante, dans son innocence, car le héros croit également à l'efficacité de ses propres signes magiques et à ceux de l'Indien. Ce trait n'est pas sans rapport avec l'effort déployé par les Jésuites pour établir l'existence d'un sens religieux naturel chez les sauvages. « Ce qu'il y a de beau et de bon chez les Montagnais, notera Taché, c'est que leurs enfants apprennent leurs prières, leur catéchisme et le chant même, sans que le missionnaire s'en mêle presque. »²⁷

D'une certaine manière, le père Michel est conscient de ce que sa vie ressemble à celle des Indiens, et il adopte

26. Joseph-Charles Taché, *Forestiers et voyageurs*, p. 134.

27. Joseph-Charles Taché, *ibid.*, p. 114.

implicitement la théorie du sauvage heureux. On se méprendrait sur le but de l'auteur, si on oubliait le ton toujours humoristique du narrateur, la distance qu'il observe dans ses rapports avec les Indiens, comme aussi l'intention qu'il conserve toujours de retourner dans sa paroisse natale. Il est empêché de « se mettre sauvage » complètement par une conception chrétienne de la conduite de la vie qui fait contrepoids à l'image « naturelle » du bonheur qu'il a sous les yeux.

Ce portrait du voyageur selon Taché ne serait pas complet si on omettait de souligner que le personnage est parfaitement heureux. Ce bonheur se manifeste d'une manière particulièrement vive dans le flot ininterrompu de chansons et de récits qui sort de sa bouche. Ces chansons sont généralement gaies, et racontent sur un ton presque enjoué les difficultés du « voyage ». Le lecteur a quelque peine à croire que la vie des voyageurs, avec ses conditions matérielles extrêmement dures, se déroulait dans un climat de gaieté ininterrompue. Mais le trait essentiel du voyageur, c'est qu'il est en accord profond avec le monde dans lequel il vit, et avec lui-même. Vivant selon la nature, tous ses désirs sont satisfaits. Son univers est complet en lui-même, et il le demeure, aussi longtemps que des forces économiques et sociales ne viennent pas le contester, de l'extérieur. C'est dire que nous avons ici un univers presque identique à celui des pays d'en haut.

À l'époque où Taché connut les forestiers de la région de Rimouski, le bûcheron du type voyageur et le bûcheron du type pionnier tendaient à se rapprocher. Poussé à la fois par son sentiment patriotique et par la nostalgie plus fondamentale de la nature originelle, Taché devait tendre spontanément à fondre ces deux types en une seule grande image de la perfection humaine.

Dans les *Forestiers et voyageurs*, le type de l'aventurier survit, comme tel, en dépit de sa fusion avec le type pieux et conservateur. Dans les écrits de G. Dugas, il survit à l'état pur. Ce missionnaire des pays d'en haut connut en effet des voyageurs qui ne retournaient jamais à leur paroisse natale. Dans son livre, *Un voyageur des*

pays d'en haut (1890), il affirme que la plupart d'entre eux ne pouvaient pas retourner à leur pays d'origine, parce qu'ils en étaient trop éloignés, et parce qu'ils étaient trop attachés à leur nouvelle vie. Ses observations confirment l'idée que le voyageur était le frère spirituel du coureur de bois, donc, un homme du type « dur » : « La seule explication possible de ce goût étrange qui faisait abandonner si gaiement la vie civilisée pour la vie sauvage, était l'amour d'une liberté sans contrôle. »²⁸ Le trait psychologique fondamental est ici exactement celui que A.-A. Taché découvrait dans le métis, et Sagard, dans le Huron : une sorte d'amour inconditionnel de la liberté. Cette constatation ressort de l'étude de caractère que l'on trouve dans *Un voyageur*, comme dans l'autre livre de Dugas, *la Première Canadienne du Nord-Ouest*, biographie d'une femme blanche qui eut un mari assez fantaisiste pour l'entraîner dans sa vie aventureuse, et jusque dans la chasse au bison ; il lui fait rencontrer sa concubine indienne, et c'est au milieu d'un troupeau de bisons qu'elle devra accoucher. Jean-Baptiste Lagimonière semble ignorer totalement l'existence d'un ordre moral. Selon la légende des coureurs de bois, il se voulait libre de toutes les lois du monde civilisé.

Des preuves isolées de la popularité du type « dur » se retrouvent dans les œuvres de Claude-Henri Grignon et de Léo-Paul Desrosiers. Dans *les Opiniâtres*, de Desrosiers, François, fils aîné de l'un des premiers colons français, peut sauver la colonie, parce qu'il a su s'adapter à la manière indienne de chasser, de canoter et de faire la guerre. Même si son père s'inquiète de ce qu'il soit devenu un demi-sauvage, il demeure le héros du récit, et fait contrepoids au type du fermier sédentaire. Dans le roman de Grignon, *Un homme et son péché*, Alexis est un personnage secondaire. Il représente avant tout le bûcheron moderne, qui n'est pas tout à fait à son aise dans la vie agricole, et il est là pour donner sans cesse la réplique à

28. G. Dugas, *Un voyageur des pays d'en haut*, 2^e éd., Montréal, Beauchemin, 1912, p. 11.

Séraphin, l'avare, qui doit sa fortune à son sens rigide de la discipline. Alexis est en quelque sorte le libertin d'un village où Séraphin est respecté pour sa richesse. Dans l'économie générale du roman, il est cependant clair que l'avare représente la stérilité et la mort, et le bûcheron Alexis, l'amour, la générosité, la vie.

La même signification s'attache aux personnages ancestraux des voyages nostalgiques d'Alfred Desrochers. Leurs traits dominants sont habituellement la vigueur et l'esprit de liberté, ou l'un et l'autre intimement liés. La brutalité de certaines scènes montre bien que leur familiarité avec la nature est du type « dur ». La laideur étudiée de certaines descriptions : le tannage, la récolte des pommes de terre dans la boue, l'abattage du porc, nous rappelle que les figures ancestrales ne sont pas, ici, proposées en exemple, et qu'elles viennent simplement répondre à une certaine nostalgie du passé. Pour être efficace, l'image littéraire de l'existence primitive doit demeurer inaccessible, et le héros ancestral reste toujours retranché derrière la rudesse de ses comportements. La nature, chez Desrochers, a les mêmes caractères : toujours liée aux types ancestraux, elle a une vitalité exubérante, mais garde toujours quelque chose de revêche.

Dans le roman de Bertrand Vac, *Louise Genest*, le personnage de Thomas Clarey conserve certains éléments du type complexe créé par Desrochers. Amoureux loquace et éloquent, le pouvoir qu'il a de séduire vient en grande partie de sa participation immédiate à la vie de la forêt. Thomas Clarey représente un type social qui survit, plus qu'il n'existe, au sein de la forêt ; résistance et adaptation : telle est la double attitude qu'il oppose aux envahissements d'une civilisation commerciale. Il est fort, dur, mais sa vraie nature demeure finalement insaisissable. On le sent meilleur et aussi plus heureux que les villageois, même s'il n'incarne pas un idéal irréprochable ; à travers lui la cruauté de la nature primitive transparaît toujours quelque peu.

Tout un secteur du vocabulaire utilisé par Bertrand Vac contribue à relier le trappeur Clarey à ses lointains

ancêtres. Mais les mots sont, ici, en grande partie vidés de leur signification primitive. C'est dans un sens très affaibli que le héros de Vac « court les bois », et le terme « en haut » désigne simplement l'espace situé au-delà du village : la forêt proche ou la réserve indienne. Clarey est en effet un métis, il a vécu avec sa mère dans la réserve, et l'oncle qui lui a enseigné à chasser se considérait encore comme un « sauvage ». Il conserve pourtant plus d'un trait du bon sauvage et du coureur de bois. Il est souvent question de l'aspect physique du trappeur, qui a la santé et la joie de vivre d'un homme de la nature. Sa grâce simple et spontanée fait contraste avec la physionomie du mari de Louise. Insoucieux des complications que pourraient entraîner ses rapports avec elle, il se contente de suivre, au jour le jour, ses instincts. « La simplicité spontanée qui était la sienne ignorait les introspections et les complications »²⁹ ; c'est Louise qui le note, au plus fort de sa propre crise intérieure. Mais l'observation n'est pas tout à fait exacte. Clarey est superstitieux, et la rencontre d'un pin abattu suffit à assombrir son bonheur.

Ce bonheur est d'ailleurs une simple forme du contentement, et l'on peut dire que Clarey est un homme sans désirs. L'intérêt d'Armand Genest pour l'argent et le pouvoir politique est, pour lui, dépourvu de signification. Il ne se sent jamais impliqué dans les conflits, les crises qui naissent autour de lui, car ces situations s'expliquent par l'existence d'un ordre de valeurs qui, pour être celui de la « société », n'est justement pas le sien. Son bonheur comporte pourtant au moins un aspect positif : c'est l'aptitude de Clarey à communiquer avec Louise. Ce trait vaut la peine d'être souligné, car le trappeur sait fort bien, par toute l'expérience de sa vie passée, que son espace naturel est la forêt, et les hommes de la forêt.

Mais la liberté est justement l'élément essentiel de la vie des bois. Cette existence, qui peut être dure jusqu'à la cruauté, conserve toujours quelque chose de délié, d'en-

29. Bertrand Vac, *Louise Genest*, Montréal, Le Cercle du Livre de France, 1950, p. 130.

joué, d'inconscient, qui rappelle les mouvements de la loutre au bord de la rivière: « Je fais ce que je veux, quand je veux »³⁰; « il n'y a rien comme de vivre à son goût »³¹. « Vis pour toi, maintenant »³², conseille-t-il à Louise. Ses relations avec elle illustrent bien cette attitude. Toute l'intrigue du roman est construite sur son rejet absolu de l'ordre social et sur les efforts pénibles que Louise fait pour y échapper.

Le romancier fait tout ce qu'il peut pour donner, à la rupture de Louise avec la société, un caractère d'innocence. Il laisse entendre que le cadre rigide du village est spirituellement malsain et contraire aux intérêts de la « vraie » vie. Les relations platoniques de Louise avec le métis s'étendent sur une période de six ans; et elle retrouve quelque chose de son enfance, lorsqu'ils remontent tous deux la rivière, sous le vol des oiseaux et sous les branches chargées de bourgeons, vers le campement forestier de Thomas. L'adultère, c'est avant tout le consentement de l'héroïne à l'indifférence morale de son amant. « Suivant les principes du métis, Louise se laissa vivre sans résistance. »³³ Pour se rapprocher de la nature, elle a rejeté, de la vie villageoise, les seuls aspects qui lui étaient désagréables. Elle tente de vivre selon le précepte de Clarey: « Quand on vit dans le bois, plus on s'en approche et mieux on le connaît, plus c'est facile. »³⁴ Son évolution intérieure devrait donc suivre le même développement. En reconnaissant qu'elle a choisi le bien par excellence: la vie naturelle, en rejetant d'une manière définitive les valeurs sociales, elle devrait atteindre l'innocence et le bonheur. Mais cet état de sérénité, elle n'y parvient jamais. C'est le sens caché d'un « devoir » et non les impératifs élémentaires de la vie, qu'elle retrouve dans le comportement des femelles des animaux. Rejetée par la nature, Louise perd en même temps la foi en sa propre innocence.

30. Bertrand Vac, *Louise Genest*, p. 14.

31. Bertrand Vac, *ibid.*, p. 17.

32. Bertrand Vac, *ibid.*, p. 66.

33. Bertrand Vac, *ibid.*, p. 53.

34. Bertrand Vac, *ibid.*, p. 53.

Tout son passé est maintenant celui d'un être coupable : elle s'était d'abord attachée à Genest pour son argent, lui avait injustement demandé une forme de bonheur qu'il ne pouvait donner, et avait enfin provoqué elle-même la crise qui allait justifier sa fuite au fond des bois avec le trappeur. La révolte de *Louise Genest* est donc surtout sociale, même si l'auteur laisse entendre que l'héroïne est finalement détruite parce qu'elle cherchait la bonté de la nature, et par là, le bonheur.

Dans *Pierre le Magnifique*, de Lemelin, la vie des bûcherons sert de cadre à un seul épisode. Le livre a pour thème les aspirations populaires, dans le milieu urbain de Québec. Or, l'épisode du camp de bûcherons, point de départ de l'ascension du héros vers l'indépendance et le pouvoir, joue un rôle essentiel, dans l'économie générale du roman. La forêt est le lieu par excellence de la liberté, et c'est là qu'habitent les « vrais » hommes. C'est pour fuir l'autorité civile que Pierre s'y réfugie, et la première image que nous ayons du héros nous le montre en train de lire Karl Marx ! Mais Pierre sera toujours un héros artificiel ; il essaie de « faire le dur », mais ne réussira jamais à vivre le destin héroïque dont il rêve. À ses côtés, Dick O'Reilley, l'agitateur communiste, et Willie Savard, le patron, sont de « vrais » bûcherons. La lutte qui les met aux prises est brève, mais épique, et ils ne croient guère aux arguments qu'ils emploient pour se gagner la sympathie des ouvriers de la forêt. Savard, l'employeur pieux et paternaliste, est socialement aussi inacceptable que les coureurs de bois ses ancêtres ; et Dick, Irlandais d'origine, mais qui a reçu sa formation d'agitateur en Russie, apparaît ici comme le libérateur du Canada français.

Dans l'œuvre de Germaine Guèvremont, *le Survenant* présente, d'une manière particulièrement vive, les deux types humains entre lesquels l'imagination canadienne-française se trouve écartelée. La famille Beauchemin représente la vie paysanne à son déclin, et c'est le « survenant » vagabond qui lui apporte le souffle dont elle a

besoin pour revivre. Le personnage se trouve nettement apparenté au « voyageur » légendaire, par l'habileté qu'il déploie dans tous les métiers de la rivière et de la forêt, en particulier par la science qu'il a de la construction des canots, et enfin, par la fantaisie et l'absence totale du sens des responsabilités qui marquent son comportement.

Chez Thériault l'homme de la nature est, par excellence, le symbole de la vitalité. Aux villageois qui avaient perdu la joie et le goût de vivre, le héros du *Dompteur d'ours* apporte l'espoir d'une existence nouvelle. Cet homme, Hermann, appartient, en définitive, au type du « Sauvage dur » : il vagabonde à sa guise, il a sur les femmes un irrésistible pouvoir de séduction, et il est un homme de la forêt, au point d'être partiellement identifié aux ours dont il a choisi d'être le dompteur. Les villageois, eux, ont choisi de vivre selon un code moral ; mais l'arrivée d'Hermann a pour effet de remettre en question toutes les idées reçues. Des femmes insatisfaites osent imaginer qu'elles s'enfuient avec le dompteur d'ours, les jeunes gens posent des gestes d'indépendance, et les parents commencent à se pencher avec sympathie sur les problèmes de leurs cadets. Encore une fois, c'est le demi-sauvage qui introduit, dans une société close, la force, et tout d'abord l'idée, de remettre en question les impératifs d'une morale qui se veut immuable. Le thème se retrouve évidemment dans *Agaguk* et dans *Ashini*, les héros de ces deux récits représentant l'homme primitif à l'état pur.

À nos yeux, c'est avec *Poussière sur la ville* que le thème atteint son ultime développement. L'héroïne d'André Langevin ne respecte aucune loi ; aussi assume-t-elle tous les traits du type « libertin ». Elle cherche le bonheur au niveau de la seule nature, et se trouve ainsi en relation directe avec le Sauvage « dur ». Dès le départ, elle est vouée à la mort. Le lecteur se demande même comment le personnage peut vivre, le temps qu'il faut pour permettre à l'action romanesque de se dérouler. Malgré cela, *Poussière sur la ville* est une œuvre réaliste, dont le cadre et les protagonistes sont vraisemblables. Le décor a souvent une

fonction symbolique, mais ne perd jamais ses attaches avec la réalité objective.

Quand Madeleine décide de partir à la recherche du bonheur, elle commence par se révolter contre la société. Elle enfreint toutes les conventions sociales. Au moment où elle pourrait encore se soumettre, elle choisit de continuer dans le même chemin : elle devient adultère, fait une tentative de meurtre, et enfin, se suicide. L'auteur souligne la solidarité des habitants de Macklin dans leur hostilité envers Madeleine, leur étroitesse d'esprit, leur totale soumission à la tyrannie de l'opinion publique. C'est la force même des racontars qui contraint Madeleine à enfreindre les lois sociales ; laissée à elle-même, elle n'eût commis aucun des actes qu'on lui reproche. Madeleine jouit donc d'une « innocence » qui rappelle celle de Louise Genest et d'Agaguk.

Mais son désir de liberté va bien au-delà de la révolte sociale. Ce sont les limitations de l'existence, comme telles, qu'elle cherche à briser. Elle ne songe guère aux conséquences pratiques de ses actes : « une imprudence lui coûte peu », remarque son mari³⁵. Elle est aussi imprévoyante que l'animal sauvage, songera-t-il ailleurs. N'est-ce pas dire que Madeleine a l'imprévoyance même du bon sauvage ? Asociale, innocente, imprévoyante, l'héroïne de *Poussière sur la ville* ne se sent aucunement liée par son mariage. Elle appartient à cette lignée de personnages que nous avons décrite, et qui remonte aux origines de la colonie. Elle aime son mari, mais ne veut en aucune manière être astreinte à l'expression conventionnelle de l'amour. Et lui-même de songer :

Oh ! non, je ne lui passerai pas le licol. C'est en liberté qu'il me faut la posséder ... L'appareil de la loi n'est pas pour l'intimider. De droits sur elle, je n'ai que ceux qu'elle accepte. Un pacte pour la vie ? Madeleine ne signe pas de pactes, ne se donne pas en contrat ... Elle se moquerait la première du mot communion et de tous les autres qui suggèrent l'image de deux amants unis en un seul.³⁶

35. André Langevin, *Poussière sur la ville*, 2^e éd., Paris, Robert Laffont, 1955, p. 177.

36. André Langevin, *ibid.*, p. 64.

Tout dans le roman, l'action comme le dialogue, indique que Madeleine veut une liberté absolue. C'est pourquoi elle ne veut même pas accepter, comme le faisait Thomas Clarey, les limites de sa propre nature. Sa liberté est « quasi animale »³⁷, et à peine compatible avec une société réduite à deux personnes. Elle souffre de la souffrance même de son mari. Mais toutes les limites ne peuvent être rejetées, et l'auteur fait dire au mari : « Madeleine était si belle qu'elle ne pouvait continuer d'aller ainsi en liberté ; elle appelait la destruction »³⁸.

Le suicide confirme ce que le lecteur sait depuis le début du roman : un être tel que Madeleine est incompatible avec l'existence réelle. En se donnant la mort, Madeleine s'est en fait « donné la liberté définitive »³⁹.

La situation du mari est un peu celle de l'homme civilisé, pour qui la nature est source de toute vie, de toute joie, de tout bonheur. Après la mort de Madeleine l'air poussiéreux de Macklin lui est devenu irrespirable. Avec sa femme, il a perdu la meilleure part de lui-même. Voilà précisément ce dont Madeleine est l'image : la part de lui-même que l'homme perd, quand il courbe l'échine ; celle qui refusera toujours d'admettre les limites de la nature humaine, parce qu'elle est incompatible avec ces limites.

Dans l'univers exclusivement urbain de Langevin, il subsiste encore des traces de la thématique littéraire des pays d'en haut. L'amant de Madeleine est en effet « un garçon fait pour couper des arbres en forêt » ; il a une « nature primitive », un caractère de « bon sauvage »⁴⁰. Richard Hétu est un faux primitif, mais Madeleine voit toujours en lui une sorte de héros qui s'apparente aux bûcherons de Desrochers. Le paysage minéral, presque lunaire, de Macklin, fait de la petite ville un espace inhumain, qui transpose d'une manière inattendue l'imagerie des pays d'en haut.

37. André Langevin, *Poussière sur la ville*, p. 17.

38. André Langevin, *ibid.*, p. 146.

39. André Langevin, *ibid.*, p. 193.

40. André Langevin, *ibid.*, p. 175.

On voit dans quel sens l'imagerie littéraire des pays d'en haut se prolonge jusque dans *Poussière sur la ville*. Quant au personnage de Madeleine, il est l'aboutissement de la tradition « libertine » dont nous avons tenté de retracer le cheminement. Elle est la parfaite incarnation du dilemme qu'un Sagard a pu vivre, dès son arrivée au Canada. Indifférente aux préceptes d'une morale « catholique et française », elle a poursuivi sa quête jusqu'au bout, d'une manière toute « naturelle ». Cette « pureté » d'intention, qui ressemble à celle des Hurons polygames du *Grand Voyage* de Sagard, la rend supérieure aux êtres mesquins qui l'entourent, et qui croient avoir le droit de lui imposer les lois de la vie « civilisée ».

Son époux, le docteur Dubois, sent que l'exemple de Madeleine pourrait élever le niveau spirituel de la vie urbaine. Il est une sorte de missionnaire converti par l'enfant de la Nature; il est comme le civilisé du xvii^e siècle qui, en franchissant des frontières géographiques, franchissait en fait un véritable seuil de la vie spirituelle. L'œuvre de Langevin n'est donc pas une simple illustration du « vivre dangereusement » de Nietzsche. Ses éléments imaginatifs disent clairement qu'entre le Canadien d'il y a trois cents ans et le Québécois d'aujourd'hui, il n'y a aucune solution de continuité.

JACK WARWICK